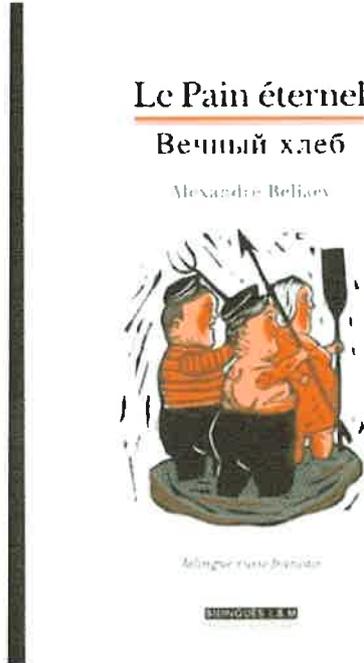


31/12/2005

Alexandre Beliaev, Le Pain éternel



« La Nature est prodigue. Sur une centaine de plants, un ou deux seulement survivraient ; sur une centaine d'espèces, une ou deux.

Mais pas l'homme. »

T. M. Disch, *Génocides*

Avant de commencer l'année 2006 par quelques critiques de nouveautés – *L'Ultime tabou* de Franca Maï (le Cherche Midi, 2005), *Electrons libres* de James Flint (Au Diable Vauvert, 2006)... –, ou de curiosités et rééditions – *Les géocroiseurs* d'Eric Pessan (La Différence, 2004), *Le Gambit des étoiles* de Gérard Klein (Le Livre de poche « Science-fiction », 2005), *Dernière conversation avant les étoiles*, passionnante et frustrante série d'entretiens avec Philip K. Dick déjà évoquée [ici](#)... –, permettez-moi de clore le mouvementé chapitre 2005 par l'évocation d'une rareté slave miraculeusement échouée dans ma boîte à lettres.

De la science-fiction russe, le lecteur français ne connaît rien ou presque : hormis Evgueni Zamiatine (*Nous autres*, Gallimard « L'imaginaire », 1971) et Arcadi & Boris Strougatski (*Stalker*, Denoël « Présence du futur », 1994) – ainsi, à la rigueur, qu'Ivan Efremov, dont le nom nous est plus familier que l'œuvre, et peut-être Vladimir Volkoff, dont les éditions L'Âge d'homme ont réédité récemment *La Guerre des pieuvres* et *Le tire-bouchon du bon Dieu*, écrits en français –, nous serions bien en peine de citer d'autres noms marquants... Or si l'on croit la préface de l'anthologiste Leonid Heller à l'introuvable *Livre d'or de la science-fiction soviétique* (Pocket, 1984), le genre avait suscité sous le régime communiste de nombreux textes tantôt inféodés au Parti, tantôt farouchement critiques, mais souvent admirables.

Remercions donc les éditions Langues & Mondes/L'Asiathèque qui nous font aujourd'hui découvrir (en version bilingue !) le talent d'un certain Alexandre Beliaev (1884-1942) dont la biographie, brièvement esquissée par la traductrice (Aselle Amanaliéva-Larvet) en introduction, est déjà un roman... Fasciné par Jules Verne et par la science, le jeune Beliaev « *construisait des ailes en paille, attachait des balais à ses bras ou s'accrochait à un parapluie ou à un parachute fait d'un drap, montait sur le toit et... se jetait dans le vide.* » (p. 8), abandonna un séminaire religieux imposé par son père et devint juriste avant de se consacrer au théâtre pendant quinze ans, non sans avoir construit des barricades en 1905 pendant les émeutes de Moscou. Frappé d'une pleurésie, il resta paralysé des membres inférieurs de 1916 à 1922 (« *C'est là que j'ai réfléchi et perçu tout ce que peut subir une "tête sans corps".* », p. 9), devint chercheur, collabora à divers journaux et rédigea ses premiers textes de science-fiction. A la fin des années trente, à Pouchkine (!) au sud de Léninegrad, Beliaev rencontra Alexeï Tolstoï (autre auteur de science-fiction dont on peut lire une nouvelle dans *Le Livre d'or* mentionné plus haut) et publia de nombreux textes. « *En 1940, il subit une opération aux reins [...]. Beliaev suivit l'intervention dans un miroir accroché devant lui à sa demande.* » (p. 12). Il décède en 1942 dans Pouchkine occupée par les nazis.

*Le Pain éternel*, recueil de quatre nouvelles choisies et traduites par Aselle Amanaliéva-Larvet, prouve s'il en était encore besoin – les récalcitrants sont nombreux ! – que la science-fiction, en spéculant sur notre avenir, s'intéresse avant tout à notre temps présent. De fait, plusieurs problèmes envisagés ici par Alexandre Beliaev<sup>[1]</sup> nous concernent directement.

La longue nouvelle de 1928 qui donne son titre au recueil, « Le Pain éternel », relate les espoirs suscités par la formidable invention du professeur Brojer : une substance vivante et nourrissante semblable à une gelée d'œufs de grenouilles, laquelle, si l'on en mange la moitié, se régénère totalement en une seule journée – si bien qu'un seul pot suffit en principe à nourrir un individu

tout au long de sa vie. Seulement, le secret du scientifique n'aurait jamais dû être éventé : pour une bouchée de cette pâte miraculeuse – version science-fiction de La Nappe magique et d'autres contes du même type –, les pauvres pêcheurs de l'île de Fair vont s'entretuer avant d'être phagocytés par des industriels sans scrupule, puis par l'Etat qui s'arroge le monopole du commerce de la pâte. Las ! Si le professeur Brojer, qui réservait son invention à l'éradication de la famine, n'avait déposé aucun brevet, il avait pour cela une bonne raison : le produit semblait en tous points parfait, mais ses expériences n'étaient pas encore achevées ! Or, alors que tout le monde, dans le pays et au-delà des frontières, semble posséder son pot de précieuse mixture, celle-ci commence à croître anormalement, à déborder, à envahir les maisons, jusqu'à s'étendre, invincible, sur terre comme à la surface des mers... L'humanité saura-t-elle trouver une parade à cette apocalypse grotesque et métastatique ?... La course effrénée au profit, l'impasse d'une éthique officielle corrompue par les enjeux économiques, l'espérance savamment entretenue par les marchands en la fin de tous les maux au moyen d'un produit-miracle, ont raison de la plus élémentaire prudence. En manipulant ainsi la vie, en substituant à une chaîne alimentaire traditionnelle un mode d'alimentation aussi nouveau qu'artificiel, le professeur Brojer savait que le pire était envisageable – mais n'en travaillait pas moins avec acharnement. Cela ne vous rappelle rien ? ORGANISMES GENETIQUEMENT MODIFIES. De même que le clonage humain ne devient problématique que s'il est considéré en termes fantaisistes plutôt que rationnels, de même ne condamnons ni ne portons aux nues les techniques transgénétiques – chez Beliaev, moraliste optimiste, point de technophobie, au contraire : le salut viendra encore de la science et de la technique. Soyons positivistes, gardons-nous donc de la cadavérique stase réactionnaire, mais montrons-nous inflexibles et refusons toute exploitation commerciale d'organismes transgéniques dont l'innocuité pour l'homme et pour son environnement, ne l'oublions jamais, reste encore à prouver...

« La Lumière invisible », le second texte du recueil, s'avère lui aussi d'une sidérante modernité. Un médecin ambitieux (Kruss) permet à un aveugle (Dobbel) de voir non pas le monde visible tel que nous le voyons, mais seulement, grâce à un récepteur connecté à ses nerfs optiques, le *monde électrique* tel que le « voient » les galvanomètres. A la splendeur du paysage inédit qui s'offre à notre aveugle aux yeux électrique succède hélas rapidement la monotonie de la vie sociale : Dobbel, engagé par la Compagnie générale d'électricité au titre d'appareil vivant d'expérimentation, s'ennuie ferme. Kruss lui rend sa vision « normale ». Dobbel, désormais privé d'emploi, orphelin des beautés de la « lumière invisible », voit comme vous et moi, mais le monde n'est-il pas d'une tristesse à pleurer ?... Ici, l'apport cybernétique est bien décrit comme une positive extension du corps humain, et non comme la profanation d'un temple sacré. Inutile

de préciser que je souscris intégralement à cette vision prototranshumaniste des anthropotechniques.

Dans la troisième nouvelle, « Monsieur le rire », un jeune ingénieur-mécanicien avide de réussite, Spaulding, entreprend de découvrir l'ultime secret du rire, source de succès assurés. Mais dès l'instant où il y parvient, au terme d'une implacable démarche rationnelle, Spaulding tue tout rire en lui. « *Je me suis volé à moi-même...* », lance-t-il au comble du désespoir (p. 283). Je ne résiste pas à l'envie de vous offrir la conclusion de ce texte aussi drôle que féroce : « *Les plus grands artistes comiques finissent souvent dans une mélancolie noire, disait le médecin. Mais son jeune assistant, un original et un amateur de paradoxes, assurait que Spaulding avait été tué par l'esprit américain de mécanisation.* » (p. 283)... Américain, vraiment ? Ou soviétique ?... Je suis décidément stupéfait de trouver dans les textes de ce Russe d'avant-guerre une telle acuité de regard – acuité, mais aussi ambivalence : ne cachons pas que chaque texte pourrait sans doute être interprété de très différente manière –, non seulement sur les forces à l'œuvre, soviétiques et capitalistes, mais encore sur la richesse et la complexité du progrès scientifique. Ici en effet, vous l'aurez noté, ce n'est pas l'analyse du vivant en soi qui est condamnée, mais seulement la confusion de l'inerte et du métaphysique : considérer l'homme, qui est créature productrice d'âme, comme une *simple* machine – alors qu'il est une machine, certes, mais *infinitement complexe*, et que les choses de l'esprit relèvent de l'indéterminé –, est une grossière erreur passible de mécanisation du monde – où l'on en revient à Anders et à Dantec...

Dans « Cap à l'ouest » enfin, dernier texte du *Pain éternel*, Beliaev se montre diablement ingénieux. Le « Grand Esprit », surhomme aux facultés mentales extraordinaires, fruit du long travail de scientifiques eugénistes, est sur le point de mourir. La communauté scientifique, affolée à l'idée de devoir se passer, même momentanément, des lumières d'un tel cerveau, lui demandent alors de chercher toutes affaires cessantes le moyen de prolonger sa propre vie, de façon à pouvoir mener à bien le projet en cours... Notre Grand Esprit, se basant sur les théories relativistes, a alors l'idée fantastique de s'installer avec son laboratoire et ses assistants dans une grande fusée volant indéfiniment vers l'ouest (c'est-à-dire dans le sens inverse de la rotation terrestre) à la vitesse, censée relativiser le déroulement du temps, de mille six cent soixante-six kilomètres et six dixièmes à l'heure. Le résultat est au-delà des espérances : le Grand Esprit ne vieillit plus mais... pour lui, comme pour les autres passagers, le temps s'est arrêté ! Pire : suite à une erreur de calcul après plusieurs rebondissements, le pilote augmente encore la vitesse de la fusée... dans laquelle un physicien envoyé en reconnaissance ne trouve que des bébés, tous morts à l'exception d'un seul, le Grand Esprit sauvé par son intelligence supérieure... Passons sur l'aspect scientifique du texte, en grande partie obsolète – même si demeure intact le mystère

d'éventuels paradoxes temporels –, et saluons plutôt l'audace et l'humour mordant de Beliaev, qui pour un prétexte matérialiste que n'aurait pas renié le Parti, souffla à ses contemporains que c'est à l'ouest, seulement à l'ouest que le nouveau naîtrait...

Il n'y a pas de hasard. « Ce n'est pas parce que deux nuages se rencontrent que l'éclair jaillit, écrivait Raymond Abellio, c'est afin que l'éclair jaillisse que les nuages se rencontrent ». *Le Pain éternel* surgit en France précisément au moment où nous avons cruellement besoin non de maîtres à penser (ce que ne sont ni le footballeur Lilian Thuram, ni le populiste Nicolas Sarkozy, pas plus d'ailleurs qu'Alain Finkielkraut[2]) mais de passeurs (*stalkers*) comme Alexandre Belaiev, réactionnaires ou progressistes, apocalyptiques ou utopistes, mais toujours *prophétiques* – des grands écrivains d'anticipation capables de nous faire entrevoir la « lumière invisible ».

Tenez, puisque vous êtes encore là, j'en profite pour vous signaler aussi la parution le 5 janvier 2006 d'un inattendu Omnibus intitulé *Catastrophes*, brièvement présenté par Michel Demuth (« *le malheur a commencé dès que le premier feu a été allumé* »[3]) et réunissant des œuvres assez datées (*Terre brûlée* de John Christopher, *Soleil vert* de Harry Harrison, et le remarquable *Génocides* de Thomas Disch) et deux autres que je n'ai jamais lues (*La fin du rêve* de Philip Wyle et *La Goélette des glaces* de Michael Moorcock). Cinq romans cataclysmiques pour le prix d'un : largement de quoi reprendre du poil de la bête ! Le 21<sup>e</sup> siècle sera transhumain ou ne sera pas.

---

[1] Après vérification, la traduction française d'un roman d'Alexandre Beliaev, *L'Homme amphibie*, est disponible depuis 1988 aux éditions Radouga (Moscou).

[2] Alain Finkielkraut, dont on devine quelle fut la réaction au coup d'éclat de Marc-Edouard Nabe, en 1985, sur le plateau d'Apostrophes... ou celui de Renaud Camus dans son journal de 1994, *La campagne de France*... Dénombrer les Juifs parmi les invités d'une émission, et dénombrer les Noirs dans le onze de départ de l'équipe de France de football, relève de la même logique.

[3] M. Demuth, « La Terre gronde, le ciel tombe, il gèle en enfer... Les nouveaux voyages de Gulliver » in *Catastrophes* (Omnibus, 2006), p. IV.